

3

LES

DERNIERS ADIEUX

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

PAR

MM. JULES BARBIER ET MICHEL CARRÉ

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 25 octobre 1851.

Distribution de la pièce.

HENRI DE VILLIERS, 30 ans.	MM.	BRINDEAU.
TOM, son domestique, 24 ans.		MATHIEN.
MARIE RÉMOND, 24 ans.	Mmes	NATHALIE.
GERTRUDE, sa femme de chambre, 50 ans. .		MIRECOURT.
MADAME CLARY, maîtresse d'hôtel.		SOUBISE.
PAUL, tout jeune enfant.		

La scène se passe au Havre à l'hôtel de l'Amirauté.

LES DERNIERS ADIEUX.

Le théâtre représente un salon commun à angles coupés : portes latérales. — Au fond, trois portes. — A gauche, sur le premier plan, une fenêtre. — A droite un piano surmonté d'une glace. Un guéridon chargé d'albums et de journaux, au milieu du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, TOM, MADAME CLARY. (*Ils entrent par le fond. Tom porte une valise.*)

MADAME CLARY.

Monsieur compte-t-il rester longtemps au Havre ?

HENRI.

Deux ou trois jours, tout au plus.

TOM.

Où faut-il porter la valise ?

MADAME CLARY, *ouvrant la porte, à gauche.*

Là ... (*Tom sort avec la valise.*) Monsieur ne veut rien prendre ?

HENRI.

Pardonnez-moi... le voyage m'a donné de l'appétit... Veuillez me faire servir à déjeuner.

MADAME CLARY.

Tout de suite, Monsieur! (*Fausse sortie.*)

HENRI.

Ah! je vous serai obligé de me faire dire les heures de départ du paquebot de Londres.

MADAME CLARY.

Oui, Monsieur! (*Elle sort. — Henri s'assied et prend un journal.*)

SCÈNE II.

HENRI, TOM.

TOM, *rentrant en scène.*

Si Monsieur veut entrer chez lui ?

HENRI.

Non; j'attendrai le déjeuner en lisant les journaux. (*Fausse sortie de Tom.*) Ah! Tom?...

Monsieur !

TOM.

HENRI.

Va voir à la poste s'il n'y a pas de lettre pour moi... j'attends une lettre de ma femme...

TOM.

De Madame?..

HENRI.

Chère Lucy, je vais donc la revoir!.. — Sais-tu qu'il y a deux mois que nous sommes séparés ?

TOM.

C'est une cruelle séparation pour Monsieur .

HENRI.

Oui, cruelle!.. Que veux-tu?.. Mes affaires me retenaient à Paris. — Il fallait que Lucy se rendit à Londres, près de sa mère malade... c'était inévitable !

TOM.

Oui ! mais le jour où l'on se revoit est un bien beau jour!.. n'est-il pas vrai, Monsieur ?

HENRI, *souriant.*

C'est bon!.. va ! va !

TOM.

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

•

HENRI, *seul.*

Quel excellent garçon que ce Tom, avec son imperturbable gravité!.. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il aime ma femme autant que moi!.. — C'est bien naturel, au fait!.. Si je suis le mari de Lucy, il est son frère de lait et il lui a conservé, depuis l'enfance, ce dévouement de caniche, parfois aussi profond que l'amour! (*Il se lève.*) Et puis, qui n'aimerait pas ma femme?.. Bonne, douce, charmante, elle n'a qu'à paraître pour se faire aimer!.. Chère Lucy!.. Ah! je suis bien heureux!.. (*Il s'arrête, frappé d'une idée subite et regarde autour de lui.*) Mais... où donc suis-je descendu ? — C'est Tom qui m'a conduit ici... (*Il va ouvrir la fenêtre.*) Là-bas, l'hôtel du Brésil!.. Ici, le chenal! (*Avec un peu d'émotion.*) Je ne me trompais pas!.. Je suis à l'hôtel de l'Amirauté! (*Il referme lentement la fenêtre et regarde de nouveau autour de lui.*) Oui, je reconnais ce salon, maintenant! (*Il revient s'asseoir près du guéridon.*) Pauvre Marie! Oui, c'est bien ici que je l'ai vue pour la dernière fois!.. Elle partait pour New-York! — C'est bizarre! — Les paquebots sont à gauche, je crois... (*Il se relève et va soulever le rideau de la fenêtre.*) Oui!.. (*Un silence. — Il se rapproche du guéridon.*) Voilà encore l'album qu'elle feuilletait, pendant que moi, derrière cette porte, je la regardais, immobile.—Et puis, ce piano... (*Il va au piano et s'assied.*) Et puis, l'air qu'elle chantait!.. (*Il joue les premières mesures du dernier air de Lucie et s'arrête.*) Pauvre enfant!..

oh ! elle m'aimait ! — certainement, elle m'aimait ! — (*Il se croise les bras. — Un silence.*) Je vois encore le bâtiment qui l'emportait, pendant que j'étais accoudé sur la jetée, les yeux pleins de larmes !.. Et elle m'aperçut !.. et la voile disparaissait déjà à l'horizon, que nos regards se cherchaient encore ! — Oh ! oui !.. elle m'aimait !.. et moi !.. ah ! je l'adorais, moi ! (*Nouveau silence.*) Six ans !.. il y a six ans de cela !.. comme le temps passe !.. Ici !.. c'était ici !.. et me voilà marié, maintenant !.. comme elle ! — Marié !.. ah ! si son père avait voulu !.. (*Il se lève.*) Mais non ! je suis absurde ! et ça été un bonheur pour moi de ne pas l'épouser !.. sans position, sans fortune, c'était une folie qu'un pareil mariage !.. Son père a bien fait !.. Elle a épousé là-bas un riche et honnête négociant... et moi... moi, pardieu ! je suis heureux !.. — J'ai retrouvé, dans une autre, toutes les grâces que j'aimais en elle, et... il faut bien le dire... un peu de la fortune qu'elle n'avait pas. — C'est étrange pourtant ! ce souvenir m'a encore une fois fait bondir le cœur !.. O rêve de ma jeunesse !.. rêve insensé ! — Eh bien ! quoi ?.. il s'est évanoui... comme tous les rêves !

SCÈNE IV.

HENRI, MADAME CLARY.

MADAME CLARY.

On vous a servi à déjeuner chez vous, Monsieur.

HENRI.

Ah ! c'est vrai !.. Je n'y pensais plus !.. je vous suis obligé, Madame... (*Il se dirige vers la droite.*)

MADAME CLARY, lui indiquant la gauche.

Monsieur, c'est par ici.

HENRI.

Vous avez raison. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

MADAME CLARY, puis MARIE, GERTRUDE et PAUL.

MADAME CLARY.‡

Il est bien distrait, ce Monsieur... C'est étrange ! il me semble déjà l'avoir vu ici... Oui, je ne sais pourquoi, son visage m'a frappée !.. Dans quel temps l'ai-je donc vu ?.. (*Entendant du bruit.*) Ah ! encore des voyageurs !.. Une jeune dame ! (*Entre Marie, suivie de Gertrude qui tient Paul par la main.*)

MARIE, à Gertrude.

Il ne peut être ici, ma chère... — Sur ce que m'avait dit le capitaine du *Washington*, je ne lui avais annoncé mon arrivée que pour demain.

GERTRUDE.

Il devait prendre l'avance et vous attendre.

MARIE.

Bon !.. il faut être raisonnable aussi ! Ce n'est pas sa faute,

si le temps a été si favorable et la traversée si rapide... vous n'êtes jamais contente, Gertrude !

GERTRUDE.

Qu'allez-vous faire maintenant ?

MARIE.

Et le sais-je ?... le temps de faire visiter mes passeports et de passer à la douane... c'est six heures pour le moins... je ne pourrai partir que ce soir... et je risquerai de me croiser en route avec mon mari... Je crois que le plus sage est d'attendre à demain.

GERTRUDE.

Si vous lui écriviez à tout hasard ?

MARIE.

Oui, vous avez raison ! (*A madame Clary.*) Je vous serai obligée de me faire monter du papier et des plumes, Madame !

MADAME CLARY.

Oui, Madame !... (*Ouvrant la porte de droite.*) Cet appartement vous conviendra-t-il, Madame ?

MARIE, *y jetant un coup d'œil.*

Oh ! parfaitement !... pour le temps que je dois rester ici !... Ma lettre arrivera à Paris ce soir, n'est-il pas vrai ?

MADAME CLARY.

Oui, Madame. (*Elle sort.*)

PAUL.

Verrons-nous bientôt papa, dis, Maman ?

MARIE, *l'embrassant.*

Tu dois être bien fatigué, cher enfant !... Veux-tu dormir ?... Menez-le coucher, Gertrude... J'écris ces deux mots... et je vous suis...

GERTRUDE.

Oui, Madame ! (*Elle emmène Paul.*)

MARIE.

Va, mon ami, va.... (*Gertrude sort avec l'enfant.*)

SCÈNE VI.

MARIE, *seule.*

Enfin !... me voilà donc en France !... cher pays !... oui, toute créole que je suis, je n'aime que la France !... N'est-ce pas là que j'ai été élevée ?... c'est ma vraie patrie !... Demain, je serai à Paris !... demain !... Ah ! Gertrude a raison... mon mari aurait dû se trouver ici avant moi ! (*Elle s'assied devant le piano.*) Le paresseux !... c'est égal, il sera bien heureux de me revoir... pauvre ami !... (*Elle prélude.*) Ah ! enfin, voilà un piano ! à la bonne heure !... Quand je pense à celui du *Washington* !... j'en frémis encore !... la moitié des cordes cassées... et le reste à l'avenant !... quelle épinette !

(*Commençant l'air de Lucie.*)

O bel ange !...

(*Elle s'interrompt pour tousser ; en souriant.*)

Il y a un mois que je n'ai chanté...

(Reprenant l'air.)

O bel ange, dont les ailes,
Fuyant nos douleurs mortelles,
Vers les sphères éternelles
Ont emporté mon espoir !
De mes jours, fleur parfumée,
Je te suis, ma bien-aimée,
Sur nous la terre est fermée ;
Viens aux cieux me recevoir,
O bel ange, ma Lucie,
Bel ange, ma Lucie,
Viens aux cieux me recevoir !

SCÈNE VII.

MARIE, HENRI.

(Henri a paru sur le seuil de son appartement au milieu de l'air qui précède. Il s'est approché lentement de Marie et s'est appuyé sur le dos de sa chaise. Il paraît vivement ému. — Marie, après avoir chanté, relève la tête et aperçoit Henri dans la glace. — Après un moment de silence et d'hésitation, elle se retourne vers lui.)

MARIE.

Vous! *(Elle hésite encore, puis elle lui tend la main. Henri la prend et va pour la porter à ses lèvres. Marie résiste doucement et, sans retirer sa main :)* Non!... *(Henri serre la main de Marie.)*

HENRI.

C'est vous!... Par quel incroyable hasard, Madame?... On m'avait dit... Votre mari quitte donc New-York ?

MARIE.

Oui.

HENRI.

Va-t-il donc se fixer en France ?

MARIE.

Oui.

HENRI.

Et il est avec vous sans doute ?

MARIE.

Non... il est à Paris; mais je l'attends d'un moment à l'autre...

HENRI.

Ah !

MARIE, *se levant.*

Voici une heure à peine que je suis arrivée de New-York... *(Un silence pendant lequel Henri regarde attentivement Maria qui baisse les yeux.)*

HENRI.

Tiens!... vous avez changé votre coiffure ?

MARIE, *en souriant.*

Vous croyez ?

HENRI.

J'en suis sûr !... les boucles vous allaient si bien !

MARIE.

Comment se coiffe madame de Villiers ?

HENRI.

Ma femme ?... Ah ! vous savez que je suis marié ?

MARIE.

Ma tante me l'a écrit... (*Silence.*) Etes-vous heureux !

HENRI.

Eh bien !... franchement... oui, je suis heureux... et je n'ai pas le moins du monde envie de vous jouer ici une scène à la Werther !... Six ans se sont écoulés... vous avez un mari... j'ai une femme... Acceptons la position que le hasard nous a faite, et n'en venons pas à des récriminations parfaitement ridicules. — Assurément, quand votre père vous eut refusée à moi, j'éprouvai une douleur poignante... Je tombai dans une indifférence, un accablement dont je n'espérais pas me relever... Mais enfin, le temps... l'absence... mes travaux... que vous dirai-je ?... c'est l'histoire éternelle du cœur !... Je ne vous ai pas oubliée... non ! c'était impossible ! mais j'ai cherché à vous retrouver dans une autre... Et...

MARIE, *en souriant.*

Et vous m'avez retrouvée ?

HENRI.

Ma femme est belle et bonne... comme vous... puis-je dire mieux ?

MARIE.

Et elle vous aime, n'est-ce pas ?

HENRI.

Oui !

MARIE.

Eh bien ! je l'aime de vous aimer... c'est qu'elle est digne de vous !... Vous avez bien fait de me dire cela... Comment se nomme-t-elle ?

HENRI.

Lucy !

MARIE.

Elle est anglaise ?

HENRI.

Oui... Que voulais-je vous dire ?... Ah !... J'ai été bien heureux d'apprendre... car on ne m'a pas trompé, n'est-ce pas ?... que monsieur Rémond avait doublé sa fortune en moins de deux ans... (*Marie fait un signe de tête.*) Aujourd'hui, du moins, vous voilà dans la position à laquelle vous aviez le droit de prétendre... Votre mari n'était-il pas à la tête d'une des plus riches maisons de commerce de New-York ?

MARIE.

Oui, Monsieur... et, en vérité, il avait le génie des affaires... Il faut tant de sûreté dans le coup d'œil, tant de justesse dans l'esprit, tant de soudaineté dans les résolutions pour faire ce grand commerce des Etats-Unis!... Cela n'est pas comme en France, je vous assure ! Et puis, c'est comme au jeu... il y a beaucoup de chance!... Mais vous!... savez-vous bien que vous êtes célèbre, à présent !

HENRI.

Oh !

MARIE.

Oui, célèbre!... On s'arrachait vos vers, là-bas !

HENRI.

Où cela?... à New-York ?

MARIE.

Sans doute, à New-York!... Nous prenez-vous pour un peuple de barbares ? Et puis, les journaux nous ont parlé si souvent de vous !

HENRI.

Oh ! les journaux!... de qui ne parlent-ils pas ?

MARIE.

Enfin, nous savions tous vos succès, et... tenez, je savais que vous étiez décoré !

HENRI.

Vraiment ?

MARIE.

Oh ! je n'ai jamais douté de vous!... vos vers partent si bien du cœur!... ils sont si touchants, si vrais!... J'avais... nous avions tant de plaisir à les lire !

HENRI.

Ah!... cette moisson avait pourtant été semée par vous, Madame... une autre... Croiriez-vous bien que ma femme a pleuré en lisant les vers que j'ai faits pour vous ?

MARIE.

Elle sait donc?...

HENRI.

Que je vous ai aimée?... Assurément!... puisque je l'aime !

MARIE.

Vous avez raison... et c'est pour elle que vous faites des vers à présent ?

HENRI, *changeant de ton.*

Non, Madame, non!... jamais ! Mes vers ont été plus fidèles que moi, ils ne se sont pas encore accoutumés à un autre nom que le vôtre.

MARIE.

Mais votre femme ne voudra jamais me voir, Monsieur...

HENRI.

Vous!... pourquoi?... Elle vous aimera, Madame ! Elle vous aime déjà pour tout ce que vous avez fait de bon en moi !

MARIE.

Est-ce qu'elle vous accompagne ?

HENRI, *se rapprochant peu à peu de Marie.*

Non... elle est à Londres où je vais la rejoindre... J'attends même une lettre d'elle... dans quelques jours, nous serons de retour à Paris, et là... si... Votre mari a-t-il entendu parler de moi ?

MARIE, *le regardant fixement.*

Oui, Monsieur... Je n'ai pas voulu désespérer mon père en refusant ce mariage, mais j'ai cru de mon devoir de dire à monsieur Rémond que j'avais espéré être la femme d'un autre... et que s'il me voyait, parfois, un peu de tristesse... (*Henri se passe la main sur le front avec une certaine émotion.*) Enfin, Monsieur, je lui demandais du temps, et alors... Je n'oublierai pas la noblesse de ses procédés, la délicatesse de son cœur... Alors il ne me parla plus de lui, mais de vous, et, s'il paraissait un livre de vous, il me l'apportait... et si nos journaux parlaient de vous, il me les lisait... et moi, je lui étais reconnaissante de tous ces soins, de cette tendresse, de cette abnégation, et enfin, un jour vint où ce n'était plus seulement de la reconnaissance... et ce jour-là, je lui ai donné ma main...

HENRI.

Je savais déjà que c'était un galant homme, Madame... mais ce que vous me dites de lui... En vérité, je voudrais le connaître...

MARIE.

Et il sera heureux de vous voir, Monsieur, comme je serai heureuse de voir madame de Villiers.

HENRI.

Eh bien ! oui, j'accepte avec joie cette bonne et franche amitié que vous m'offrez... Oublions !.. et qu'une affection toute fraternelle remplace en nous une tendresse que nous ne devons plus... que nous ne pouvons plus avoir ! (*Lui tendant la main.*) Voulez-vous ?

MARIE, *se levant et lui tendant la main.*

Mon mari vous serre la main avec moi, Monsieur !... Restez-vous longtemps ici ?

HENRI.

Deux jours tout au plus !

MARIE.

Eh bien, nous nous reverrons... Adieu ! Monsieur !..

HENRI.

Adieu et merci ! (*Marie rentre chez elle.*)

SCÈNE VIII.

HENRI, *seul.*

Toujours charmante ! Allons, je l'aimerai comme une sœur !.. N'est-ce pas ce que je pouvais souhaiter de mieux, puisque je ne puis plus l'aimer autrement ?... Elle a toujours ce regard

voilé de je ne sais quelle ombre indécise ; ce regard qui me rendait fou autrefois... et ces beaux cheveux... Tiens! j'y pense, elle se coiffe comme Lucy, maintenant!... je ne l'avais pas remarqué d'abord... Il y a même, entre elles... oui... comme une vague ressemblance!... Mais Lucy a peut-être encore dans les traits plus d'élégance et de délicatesse!... Pauvre Lucy!

SCÈNE IX.

HENRI, TOM.

TOM, *accourant.*

Monsieur! Monsieur!... c'est une lettre de Madame!..

HENRI.

De Lucy?

TOM.

Oui, Monsieur.

HENRI, *distrain.*

Donne. (*Tom lui donne la lettre. — Henri regarde l'adresse.*)
Quelles bonnes soirées nous passerons cet hiver!... Ma femme ne sera pas jalouse d'elle... Non!... pourquoi jalouse? (*Il joue avec la lettre.*)

TOM, *à part.*

Comment?... il ne lit pas la lettre?

HENRI, *s'asseyant près du guéridon.*

Qui sait, pourtant?... ces esprits de femme sont si bizarres!
(*Il continue de jouer avec la lettre.*)

TOM.

Monsieur ne veut donc pas...

HENRI, *se relevant et laissant la lettre sur le guéridon.*

Quoi?... Qui est-ce qui te parle, à toi?... Ah! j'ai besoin de prendre l'air... Où diable sont mes cigares? (*Il regarde autour de lui comme un homme préoccupé, puis il tire son étui à cigares de sa poche. — Se retournant vers Tom.*) Si... non, rien!... (*Il sort.*)

SCÈNE X.

TOM, puis GERTRUDE.

TOM.

Comment!.. il oublie la lettre de sa femme! (*Il prend la lettre restée sur le guéridon.*) Jalouse, disait-il... Qu'est-ce que cela veut dire? (*Il met la lettre dans sa poche.*)

GERTRUDE, *arrivant avec une lettre à la main.*

Pourvu qu'il ne soit pas trop tard! (*Elle étend la main pour sonner. — Elle s'arrête en lisant l'adresse.*) Monsieur... Monsieur de Villiers, à Paris... Comment, monsieur de Villiers!

TOM, *qui l'a entendue.*

Hein?... Quoi?... C'est pour mon maître? (*Ils se regardent en silence.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Eh bien ! ma lettre... partira-t-elle ?

GERTRUDE.

Mais, Madame...

MARIE.

Quoi donc ?

GERTRUDE.

Voyez ! *(Elle lui donne la lettre.)*MARIE, *après être restée un moment interdite.*Quelle étourderie !... J'avais cru... Donnez-moi la plume, je vais changer cela. *(Gertrude sort.)*TOM, *d part.*Cette dame connaît donc Monsieur?... Elle est jolie ! *(Gertrude rentre et porte l'encrier et les plumes sur le guéridon.)*

GERTRUDE.

Voici, Madame !

MARIE.

C'est bien ! Laissez-moi ! *(Gertrude et Tom se regardent encore une fois et sortent chacun de son côté.)*

SCÈNE XII.

MARIE, puis HENRI.

MARIE, *elle décachette l'enveloppe et la déchire avec dépit.*A Monsieur de Villiers !... Où avais-je la tête ? Son nom ne ressemble pourtant guère à celui de mon mari ! *(Elle cherche sur le guéridon.)* Allons ! bien !... je n'ai plus d'enveloppes ! *(Elle s'assied et déploie la lettre.)* Elle est affreuse, cette lettre !... à peine un mot d'amitié !... Aussi, pourquoi n'est-il pas ici ? Je ne puis pourtant pas lui envoyer cela ! *(Entendant la porte qui s'ouvre.)* Ah ! *(Elle se retourne, et, apercevant Henri, elle froisse la lettre et la met dans sa poche.)*

HENRI.

Pardon, Madame... je suis peut-être indiscret et... *(Il fait un pas vers son appartement.)*

MARIE.

Pas du tout, Monsieur... Je venais... d'écrire à mon mari.

HENRI.

Ah !

MARIE.

Eh bien ! avez-vous reçu des nouvelles de votre femme ?

HENRI.

Moi !... mais... *(Il regarde autour de lui et porte la main à la poche de son habit.)* Assurément, Madame !...

MARIE.

Elle se porte bien ?

HENRI.

Très-bien!... Au reste, elle s'est toujours bien portée... ma femme a une santé de fer.

MARIE.

Vraiment?... Elle est bien heureuse!

HENRI.

Est-ce que vous souffrez toujours?

MARIE.

Mon Dieu!... comme autrefois... les nerfs... Mais ce n'est rien... rien du tout!

HENRI.

Pauvre amie!... Oh! je puis vous parler ainsi, puisque nous voilà frère et sœur!

MARIE, *lui donnant la main.*

Que vous êtes bon!

HENRI, *s'asseyant en face d'elle, de l'autre côté du guéridon.*

Et, à ce titre de frère, j'ai cent choses à vous demander.

MARIE, *retirant doucement sa main.*

Quoi donc?

HENRI.

Mais... des détails sur vous... sur votre existence... sur... votre bonheur... car vous ne m'avez encore rien dit.

MARIE.

Et que vous dirai-je, mon Dieu?

HENRI.

Ah! c'est que je me souviens de tout ce que vous désiriez autrefois... de tout ce que vous rêviez!

MARIE.

Oh! des désirs et des rêves de jeune fille!

HENRI.

Des rêves charmants, Madame! Vous rappelez-vous cette chère allée de Meudon, où nous nous sommes si souvent promenés avec votre mère?

MARIE.

Oui.

HENRI.

Je vois encore le petit bouleau blanc où commençait le sentier qui ramenait chez vous!

MARIE.

Oui, je me souviens.

HENRI.

Que c'était beau! Quel silence il y avait dans ce bois! Quelle fraîcheur! Quel soleil! Vous me disiez: C'est là qu'il faudra vivre!... Est-ce que votre nature est aussi belle, là-bas?

MARIE.

Oh! c'est tout différent!... Et puis, à peine ai-je quitté New-York!... les affaires de mon mari ne lui permettaient pas de s'en éloigner un moment.

HENRI.

Et que faisiez-vous là?

MARIE.

Ce qu'on fait dans une grande ville : beaucoup de choses... et rien !... des visites... Mais, vous le savez, je n'aime pas le monde !... Je passais la soirée avec mon mari... dans le jour, je lisais.

HENRI.

Seule !

MARIE.

Seule... Ne fallait-il pas que M. Rémond fût toujours sur le port?... Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que d'être négociant ! Je suis sûre que vous ne quittez pas votre femme, vous ?

HENRI.

Elle est si bonne !

MARIE.

Elle a beaucoup d'esprit, m'a-t-on dit ?

HENRI, *négligemment.*

Oui, vous savez... un de ces esprits brillants et légers, d'où le trait s'échappe comme une flèche... une de ces conversations pleines de saillies qui font un bruit agréable.—Elle est charmante.

MARIE.

C'est si bon de causer seuls, ensemble, au coin du feu, chez soi !

HENRI.

Oui, vous comprenez cela, vous... et vos soirées devaient être bien heureuses.

MARIE.

Ne sont-ce pas les vôtres ?

HENRI.

Oh ! Lucy aime beaucoup le monde, et c'est en quoi vous ne vous ressemblez plus.

MARIE.

Vraiment ?

HENRI.

Que voulez-vous?... Pour se plaire dans cette demi-solitude, dans ce tête à tête dont vous parlez, il faut une entière conformité de goûts, d'humeur, de caractère... Il faut porter en soi cette richesse d'idées, de sensations, de plaisirs, que les esprits plus frivoles vont demander au monde. Il faut connaître, comme vous, ce charme de la méditation et du silence... comme vous, il faut avoir ce profond sentiment de la poésie et de la nature... Il faut avoir tout ce qu'elle n'a pas... et tout ce que vous avez.

MARIE.

Oui, oui... vous m'avez bien connue !

HENRI, *lui serrant les mains.*

Ah ! que vous auriez été heureuse et quel avenir se fût ou-

vert devant nous !... C'est vous qu'il fallait à ma vie... c'est vous qui lui manquez... C'est vous qui en auriez été le charme et l'enchantement et l'inspiration vivante !... Marie !... Chère Marie !... Ah ! (*Il lui baise les mains avec transport, Marie retire vivement ses mains et se lève.*)

MARIE, à part comme sortant d'un rêve.

Dieu !

HENRI, la main sur ses yeux et d'une voix très-émue.

Madame !

MARIE.

Ah ! (*Elle sort en se cachant la tête dans ses mains.*)

SCÈNE XIII.

HENRI, puis TOM et MADAME CLARY.

HENRI.

Qu'ai-je fait !... (*Il se lève.*) Tom !

TOM, entrant.

Monsieur ?

HENRI.

A quelle heure le paquebot ? (*On entend sonner une cloche de bateau à vapeur.*)

TOM.

Voilà justement la cloche qui sonne le départ.

HENRI.

C'est bien !... ferme les malles... vite !

TOM.

Monsieur part pour l'Angleterre ?

HENRI.

Oui... hâte-toi !

TOM.

Bien ! (*Il sort.*)

HENRI.

C'est une fatalité ! J'étais bien sûr, moi, que tout n'était pas fini ! quelle folie !... quelle folie !... (*Madame Clary sort de l'appartement de Marie.*) Ah ! vous voilà, Madame ! (*Lui donnant de l'argent.*) Tenez, payez-vous.

MADAME CLARY.

Comment ! vous partez aussi, Monsieur ?... Ah ! ça, tous mes voyageurs m'abandonnent aujourd'hui !...

HENRI.

Est-ce que cette jeune dame ?...

MADAME CLARY.

Elle va partir... oui, Monsieur.

HENRI.

Ah !... (*Madame Clary fait un pas vers la porte.*) Pardon!.. se-

riez-vous assez bonne pour lui dire que monsieur de Villiers désire lui faire ses adieux?

MADAME CLARY.

Volontiers, Monsieur. (*Elle rentre chez Marie.*)

HENRI.

Elle part !... (*Nouveau coup de cloche.*)

TOM, *rentrant une valise à la main.*

Allons, Monsieur, tout de suite ! tout de suite !... voilà la cloche qui sonne pour la seconde fois !

HENRI, *les yeux tournés vers l'appartement de Marie.*

C'est bien !... tout à l'heure !

TOM.

Tout à l'heure ?

HENRI.

Cette madame Clary ne reviendra pas ! (*Troisième coup de cloche.*)

TOM.

Mais, Monsieur, vous n'entendez donc pas la coche.

HENRI.

Eh ! va-t'en au diable ! avec ta cloche. (*A lui-même.*) C'est pourtant bien simple à dire : Oui ou non ! (*Voyant la porte s'entr'ouvrir.*) Ah !

GERTRUDE, *entrant et présentant un billet à Henri.*

Pour vous, Monsieur.

HENRI.

Pour moi ? (*Il prend le billet, le déplie et le lisant à part.*) « Je vous en supplie... ne cherchez pas à me revoir !... Ne me revoyez jamais, je vous en supplie !... » (*A Gertrude d'une voix très-émue.*) Je... dites à votre maîtresse... Non !... (*A Tom.*) Viens !.. viens !... (*Il sort rapidement; Tom le suit.*)

SCÈNE XIV.

GERTRUDE, puis MARIE.

(*Gertrude va à la porte du fond et suit Henri du regard, puis elle revient à la porte de Marie.*)

GERTRUDE.

Ce monsieur n'est plus là, Madame.

MARIE, *paraissant sur le seuil de son appartement; elle a un chapeau et un châle à la main.*

Il est parti ?

GERTRUDE.

Oui, Madame.

MARIE, *entrant en scène.*

Bien !.. habillez l'enfant !.. hâtez-vous !..

GERTRUDE.

Et nos bagages qui sont à la douane !

MARIE.

Voyez à arranger cela !.. dites à madame Clary... Non... je ne sais pas!.. faites ce que vous voudrez... mais, au nom du ciel, hâtez-vous... Je veux m'en aller !

GERTRUDE.

Oui, Madame ! (*Elle rentre dans l'appartement.*)

SCÈNE XV.

MARIE, puis HENRI.

MARIE, *éclatant en sanglots et tombant sur une chaise.*

Mon Dieu ! pardonnez-moi, mon Dieu ! je crois que je l'aime encore. (*Elle se cache la tête entre ses mains. Henri ouvre brusquement la porte du fond et la referme aussitôt.*)

MARIE, *se retournant et poussant un cri.*

Ah !

HENRI.

Eh bien ! oui... c'est moi !. je ne suis pas parti ! non, c'est impossible !

MARIE, *se levant avec effroi.*

Mais que voulez-vous donc de moi, Monsieur ?

HENRI.

Ce que je veux?.. ce que je veux?.. ah ! vous me le demandez?.. Eh bien, je veux vous dire une fois que je vous aime. — Ça en vérité, c'est trop horrible que je m'en aille d'ici sans vous avoir dit que je vous aimais ; — oui, je vous aime, entendez-vous?.. je vous aime ! je vous aime à en mourir !

MARIE.

Henri!.. Monsieur.. je vous en conjure.. non, ne dites pas cela!.. non!.. non ! ne le dites pas !

HENRI.

Et j'ai pu croire un moment que c'était de l'amitié ! et j'ai pu vous le dire... là... tout à l'heure!.. de l'amitié!.. pour vous!... moi!... de l'amitié !

MARIE, *avec désespoir.*

Ah ! pourquoi m'avez-vous vue ?

HENRI.

Et l'amour est pour l'autre, n'est-ce pas?.. car il vous aime aussi, lui!.. il a le droit de vous le dire.—Eh bien, non ! ce ne sera pas!.. je vous aimais avant lui!.. je vous aime plus que lui!.. entendez-vous?.. c'est moi qui vous aime !

MARIE.

Henri!.. je vous le demande en grâce, écoutez-moi ! voyons asseyez-vous... vous avez la tête perdue !. (*Elle le fait asseoir.*)

Mais songez donc, c'est insensé ce que vous me dites! est-ce qu'on peut revenir sur le passé? est-ce que vous ferez que je n'aie pas été sa femme? oui, sa femme!.. Et c'est ce titre-là qui me défend contre vous!.. car enfin, qu'espérez-vous? que je tromperai mon mari? mais je lui dois tout, Monsieur; mais je suis son bonheur, sa religion, sa vie!.. mais je n'ai pas le droit de jeter le désespoir et la honte dans une maison dont je suis l'âme!.. Mais je n'ai pas accepté le nom d'un honnête homme pour le déshonorer, Monsieur! mais je veux rester honnête femme, moi!

HENRI, *se levant.*

Ah! tenez! je le hais votre mari! Pour Dieu! ne me parlez plus de lui! Je le hais!

MARIE.

Mon Dieu! (*Elle se lève.*) Et votre femme, la haïssez-vous aussi? quand vous l'avez prise à sa mère, la pauvre enfant! vous n'avez donc pas juré de la rendre heureuse, dites?... c'était donc pour l'abandonner que vous la voliez à sa mère! mais elle vous aime, Monsieur, vous me l'avez dit!.. Elle vous aime!

HENRI.

Elle!.. Lucy!.. Est-ce qu'elle peut aimer? Est-ce qu'elle sait aimer... Non... écoute... c'est un mauvais rêve que nous avons fait tous les deux!.. ces six ans n'ont pas été!.. jamais!.. jamais!.. Puisque je t'ai retrouvée, ce n'est pas pour te perdre!.. Non! non, je ne le veux pas. (*Il la presse dans ses bras.*)

MARIE.

Henri!... Henri!... grâce!...

HENRI.

Nous irons au bout du monde... je ne sais pas où... mais viens!... Maintenant, vois-tu... vivre sans toi, c'est impossible! nous serons heureux, va!... viens! viens!

MARIE, *s'arrachant de ses bras.*

Non! jamais!

HENRI.

Mais tu veux donc que je me tue!

MARIE.

Ah! malheureuse!

HENRI.

Toi, partie... je me tue!

MARIE.

Eh bien, c'est lâche!... entendez-vous?... c'est lâche!

HENRI.

Ah! tu ne m'as jamais aimé!

MARIE, *avec éclat.*

Moi!..

HENRI.

Que dis-tu?..

MARIE.

Je ne l'ai jamais aimé!..

HENRI.

Ah ! Marie ! Marie !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GERTRUDE, PAUL, puis TOM. (*Gertrude amène Paul par la main.*)

MARIE, apercevant Paul.

Ah ! (*Elle court à son enfant, le prend dans ses bras, l'embrasse avec transport, puis fait un signe à Gertrude qui se retire, et se retournant vers Henri :*) C'est mon enfant, Monsieur, c'est l'enfant de mon mari ! (*Un silence.*)

HENRI, à demi-voix.

Oui!.. c'est Dieu qui vous sauve!.. Moi, je suis perdu... Adieu!..

MARIE, l'arrêtant par la main.

Henri!

HENRI.

A quoi bon vivre ? Est-ce qu'on m'aime, moi ?

MARIE.

Mon Dieu ! (*Henri ouvre la porte du fond et trouve Tom sur le seuil.*)

TOM.

Monsieur... c'est la lettre de ce matin... j'avais oublié...

HENRI.

La lettre ?

TOM.

De Madame... Monsieur ne se rappelle donc pas ? (*Henri détourne la tête. Marie prend la lettre des mains de Tom qui se retire et referme la porte. L'enfant reste accroché aux jupes de sa mère.*)

MARIE, ouvrant lentement la lettre et lisant à demi-voix.

« Cher bien-aimé, ma mère est en convalescence ; arrive
 » bien vite ! bien vite ! elle sera si contente de te voir !.. Nous
 » avons été bien inquiètes, va... Enfin, tout est fini !.. quelle
 » joie !.. Je me sens toute heureuse ; il ne me manque plus que
 » toi, mon ami !.. Je m'ennuie tant de ne pas te voir ! Deux
 » mois ! Deux grands mois, séparés ! As-tu songé à cela ?.. Il
 » me semble que je n'aurais jamais eu tant de courage !.. Tu
 » me parles de tes affaires... Oh ! le vilain mot : Les affaires !..
 » Est-ce que cela me regarde ?.. Non, pardonne-moi, je suis
 » déraisonnable ; mais je t'aime tant !

» Adieu, cher bien-aimé, l'heure me presse et je ne puis t'en
 » écrire davantage ; j'avais pourtant cent choses à te dire... je
 » ne sais plus quoi... Adieu !

» Mille bons baisers pour toi, là ! au bas de la page.

» LUCY.»

HENRI.

Ah!

MARIE, *en présentant la lettre à Henri.*

Vous voyez bien qu'on vous aime!.

HENRI, *prenant la lettre et la portant à ses lèvres.*

Ah!

[MARIE, *à part.*

Sauvé!

HENRI.

Oui, sauvé. Adieu, Madame!

MARIE.

Adieu! (Ils s'éloignent l'un de l'autre et s'arrêtent en même temps. Henri se rapproche de Paul et l'embrasse tendrement.)

HENRI.

*Cher enfant! (Il le rend à sa mère, qui le prend dans ses bras et l'embrasse à son tour.)*HENRI et MARIE, *ensemble en s'éloignant de nouveau.*

Adieu!

FIN.